

calme : « Je n'ai jamais assisté un mourant dont l'âme m'ait paru plus présente, ni plus attentive. — C'était, lui ai-je dit, une impression, car en fait, il n'entendait rien. » De nouveau il m'a regardé. « Voulez-vous que nous allions le voir? » a-t-il demandé. Je l'ai suivi jusque dans la chambre.

— Eh bien? demanda Angus d'une voix étouffée.
 — Eh bien, mon ami, je ne suis pas homme à céder trop vite à ses émotions. Je me méfie des émotions. Quand je me suis retrouvé dans cette petite chambre, j'ai saisi des deux mains le barreau du lit pour être sûr de me tenir droit. J'ai vécu de longues années. Je n'ai pas encore vu sur le visage d'un être humain une expression de bonheur comparable à celle qui éclairait les traits de Wilfred. Appliqué à lui, le mot de mort n'avait aucun sens. Il vivait, il vivait! Pendant une minute, je suis demeuré dans une sorte de stupéfaction, puis je me suis entendu demander au prêtre : « C'est fini? » Il a répondu : « Oui, si vous entendez par là que le cœur ne bat plus. » Je ne sais pas ce que j'ai dit. Cela n'a pas d'importance. Je ne pouvais détacher les yeux de Wilfred. On aurait dit qu'il souriait de ma surprise et qu'il connaissait des choses secrètes qu'il gardait pour lui. C'était comme s'il nous avait joué un tour en s'en allant, un tour de jeune garçon, et malgré ses paupières closes, il semblait nous observer de loin, comme d'une région de lumière. Je me suis approché de lui et je l'ai embrassé deux fois, trois fois. Cela me gênait un peu, à cause du prêtre qui s'était mis à genoux. Je crois que si j'avais été seul avec Wilfred, je lui aurais parlé, je lui aurais parlé pour vous, si j'avais su ce que je sais maintenant, je lui aurais parlé pour moi, et pour Phœbé aussi, parce qu'il était là, Angus, il était loin et il était près, tout près...

Angus se courba en deux et porta les poings à son front.

— Taisez-vous, supplia-t-il. Ne dites plus rien, rien, rien.

Chaque Homme dans sa nuit. (Plon 1960), chap. XLVII.

JEAN-PAUL SARTRE

Remarquable philosophe, Sartre est aussi un grand écrivain, plus grand dramaturge que romancier — sauf pour son chef-d'œuvre, La Nausée (1938). Il a brillamment analysé la genèse de cette vocation d'écrivain dans Les Mots. Quant à sa philosophie existentialiste, il nous en propose la vision concrète et sensible dans La Nausée.

LA NAUSÉE

Roquentin, qui fait à Bouville des recherches historiques, se détache de son travail sous l'emprise de sensations de malaise devant l'existence des choses (plénitude massive de « l'en-soi »); elles vont de la nausée devant un galet ou des bretelles mauves, à des sortes d'extases matérielles devant une banquette de tramway ou une racine d'arbre, et à des réveries hallucinées. Roquentin se sent « de trop » dans un monde compact, et s'irrite contre les bourgeois confortables, les « salauds » qui se masquent à force d'assurance cette déplaisante condition. Il ne se sent guère plus proche de son ancienne amie Anny, éprise d'instant privilégiés, ni de l'Autodidacte, autre solitaire qui trompe son isolement par l'érudition et un humanisme équivoque. Roquentin ne trouve la sérénité qu'en accédant au niveau de l'essence pure, incompatible avec celui de l'existence épaisse : la fin du roman analyse l'audition d'un disque de jazz dont la mélodie inflexible transcende toute manifestation matérielle.

De l'existence à l'essence

Nous sommes encore dans les débuts du roman, c'est-à-dire du journal intime de Roquentin, et c'est un jour de nausée. Il est au café et parvient déjà à fuir la nausée grâce au disque de jazz. C'est pour nous l'occasion de saisir, au niveau de l'impression concrète, l'analyse des deux états opposés; on y admire la capacité d'éclaircissement du philosophe; mais aussi l'originalité de la vision du romancier, à travers une langue et un style volontairement élémentaires à la façon du behaviorisme américain, avec une sorte de transparence que R. Barthes a appelée « degré zéro de l'écriture »; mais de temps à autre, des images étincelantes viennent nous rappeler que cette pauvreté est apparente et ne doit pas celer la fermeté du trait dans la peinture même du flou et de l'absurde.

Quand la patronne fait des courses, c'est son cousin qui la remplace au comptoir. Il s'appelle Adolphe. J'ai commencé à le regarder en m'asseyant et j'ai continué parce que je ne pouvais pas tourner la tête. Il est en bras de chemise, avec des bretelles mauves; il a roulé les manches de sa chemise jusqu'au-dessus du coude. Les bretelles se voient à peine sur la chemise bleue, elles sont tout effacées, enfouies dans le bleu, mais c'est de la fausse humilité: en fait, elles ne se laissent pas oublier, elles m'agacent par leur entêtement de moutons, comme si, parties pour devenir violettes, elles s'étaient arrêties en route sans abandonner leurs prétentions. On a envie de leur dire: « Allez-y, devenez violettes et qu'on n'en parle plus. » Mais non, elles restent en suspens, butées dans leur effort inachevé. Parfois le bleu qui les entoure glisse sur elles et les recouvre tout à fait: je reste un instant sans les voir. Mais ce n'est qu'une vague, bientôt le bleu pâlit par places et je vois réapparaître des îlots d'un mauve hésitant, qui s'élargissent, se rejoignent et reconstituent les bretelles. Le cousin Adolphe n'a pas d'yeux: ses paupières gonflées et retroussées s'ouvrent tout juste un peu sur du blanc. Il sourit d'un air endormi; de temps à autre il s'ébroue, jappe et se débat faiblement, comme un chien qui rêve.

Sa chemise de coton bleu se détache joyeusement sur un mur chocolat. Ça aussi ça donne la Nausée. Ou plutôt c'est la Nausée. La Nausée n'est pas en moi: je la ressens *là-bas* sur le mur, sur les bretelles, partout autour de moi. Elle ne fait qu'un avec le café, c'est moi qui suis en elle. A ma droite, le paquet tiède se met à bruir, il agite ses paires de bras.

« Tiens, le voilà ton atout. — Qu'est-ce que c'est l'atout? » Grande échine noire courbée sur le jeu: « Hahaha! » « Quoi? Voilà l'atout, il vient de le jouer. » « Je ne sais pas, je n'ai pas vu... » « Si, maintenant je viens de jouer atout. » « Ah bon, alors atout cœur. » Il chantonne: « A tout cœur, A tout cœur. » Parlé: « Qu'est-ce que c'est, Monsieur? qu'est-ce que c'est, Monsieur? Je prends! »

De nouveau, le silence — le goût de sucre de l'air, dans mon arrière-bouche. Les odeurs. Les bretelles.

Le cousin s'est levé, il a fait quelques pas, il a mis ses mains derrière son dos, il sourit, il lève la tête et se renverse

en arrière, sur l'extrémité des talons. En cette position, il s'endort. Il est là, oscillant, il sourit toujours, ses joues tremblent. Il va tomber. Il s'incline en arrière, s'incline, s'incline, la face entièrement tournée vers le plafond, puis, au moment de tomber, il se rattrape adroitement au rebord du comptoir et rétablit son équilibre. Après quoi, il recommence. J'en ai assez, j'appelle la serveuse:

« Madeleine, jouez-moi un air, au phono, vous serez gentille. Celui qui me plaît, vous savez: *Some of these days*¹. »

« Oui, mais ça va peut-être ennuyer ces messieurs; ces messieurs n'aiment pas la musique, quand ils font leur partie. Ah, je vais leur demander. »

Je fais un gros effort et je tourne la tête. Ils sont quatre. Elle se penche sur un vieillard pourpre qui porte au bout du nez un lorgnon cerclé de noir. Il cache son jeu contre sa poitrine et me jette un regard par en dessous.

« Faites donc, Monsieur. »

Sourires. Il a les dents pourries. Ce n'est pas à lui qu'appartient la main rouge, c'est à son voisin, un type à moustaches noires. Ce type à moustaches possède d'immenses narines, qui pourraient pomper de l'air pour toute une famille et qui lui mangent la moitié du visage, mais, malgré cela, il respire par la bouche en haletant un peu. Il y a aussi avec eux un jeune homme à tête de chien. Je ne distingue pas le quatrième joueur.

Les cartes tombent sur le tapis de laine, en tournoyant. Puis des mains aux doigts bagués viennent les ramasser, grattant le tapis de leurs ongles. Les mains font des taches blanches sur le tapis, elles ont l'air soufflé et poussiéreux. Il tombe toujours d'autres cartes, les mains vont et viennent. Quelle drôle d'occupation: ça n'a pas l'air d'un jeu, ni d'un rite, ni d'une habitude. Je crois qu'ils font ça pour remplir le temps, tout simplement. Mais le temps est trop large, il ne se laisse pas remplir. Tout ce qu'on y plonge s'amollit et s'étire. Ce geste, par exemple, de la main rouge, qui ramasse les cartes en trébuchant: il est tout flasque. Il faudrait le découder et tailler dedans.

1. Un de ces jours.

Madeline tourne la manivelle du phonographe. Pourvu qu'elle ne se soit pas trompée, qu'elle n'ait pas mis, comme l'autre jour, le grand air de *Cavalleria Rusticana*¹. Mais non, c'est bien ça, je reconnais l'air dès les premières mesures. C'est un vieux *rag-time*² avec refrain chanté. Je l'ai entendu siffler en 1917 par des soldats américains dans les rues de La Rochelle³. Il doit dater d'avant-guerre. Mais l'enregistrement est beaucoup plus récent. Tout de même, c'est le plus vieux disque de la collection, un disque Pathé pour aiguille à saphir.

Tout à l'heure viendra le refrain : c'est lui surtout que j'aime et la manière abrupte dont il se jette en avant, comme une falaise contre la mer. Pour l'instant, c'est le jazz qui joue; il n'y a pas de mélodie, juste des notes, une myriade de petites secousses. Elles ne connaissent pas de repos, un ordre inflexible les fait naître et les détruit, sans leur laisser jamais le loisir de se reprendre, d'exister pour soi. Elles courent, elles se pressent, elles me frappent au passage d'un coup sec et s'anéantissent. J'aimerais bien les retenir, mais je sais que, si j'arrivais à en arrêter une, il ne resterait plus entre mes doigts qu'un son canaille et languissant. Il faut que j'accepte leur mort; cette mort, je dois même la vouloir : je connais peu d'impressions plus âpres ni plus fortes.

Je commence à me réchauffer, à me sentir heureux. Ça n'est encore rien d'extraordinaire, c'est un petit bonheur de Nausée : il s'étale au fond de la flaque visqueuse, au fond de *notre* temps — le temps des bretelles mauves et des banquettes défoncées —, il est fait d'instantanés larges et mous, qui s'agrandissent par les bords en tache d'huile. A peine né, il est déjà vieux, il me semble que je le connais depuis vingt ans.

Il y a un autre bonheur : au dehors, il y a cette bande d'acier, l'étroite durée de la musique, qui traverse notre temps de part en part, et le refuse et le déchire de ses sèches petites pointes; il y a un autre temps.

1. Œuvre de bel canto, opéra italien (1890) de Mascagni d'après une œuvre du veriste Verga. — 2. Morceau de musique de jazz issu vers la fin du XIX^e s., d'une fusion du folklore nègre et des airs de danse blancs; Ravel et Stravinsky ont emprunté ce type d'air, fort à la mode aux alentours de la guerre de 1914-18. — 3. A cette date, Sartre était élève du lycée de La Rochelle.

« Monsieur Randu joue cœur, tu mets le manillon. » La voix glisse et disparaît. Rien ne mord sur le ruban d'acier, ni la porte qui s'ouvre, ni la bouffée d'air froid qui se coule sur mes genoux, ni l'arrivée du vétérinaire avec sa petite fille : la musique perce ces formes vagues et passe au travers. A peine assise, la petite fille a été saisie : elle se tient raide, les yeux grands ouverts; elle écoute, en frottant la table de son poing.

Quelques secondes encore et la négresse va chanter. Ça semble inévitable, si forte est la nécessité de cette musique : rien ne peut l'interrompre, rien qui vienne de ce temps où le monde est affalé; elle cessera d'elle-même, par ordre. Si j'aime cette belle voix, c'est surtout pour ça : ce n'est ni pour son ampleur ni pour sa tristesse, c'est qu'elle est l'événement que tant de notes ont préparé, de si loin, en mourant pour qu'il naisse. Et pourtant je suis inquiet; il faudrait si peu de chose pour que le disque s'arrête : qu'un ressort se brise, que le cousin Adolphe ait un caprice. Comme il est étrange, comme il est émuvant que cette dureté soit si fragile. Rien ne peut l'interrompre et tout peut la briser.

Le dernier accord s'est anéanti. Dans le bref silence qui suit, je sens fortement que ça y est, que *quelque chose est arrivé*. Silence.

*Some of these days
You'll miss me honey*¹.

Ce qui vient d'arriver, c'est que la Nausée a disparu. Quand la voix s'est élevée, dans le silence, j'ai senti mon corps se durcir et la Nausée s'est évanouie. D'un coup : c'était presque pénible de devenir ainsi tout dur, tout rutillant. En même temps la durée de la musique se dilatait, s'enflait comme une trombe. Elle emplissait la salle de sa transparence métallique, en écrasant contre les murs notre temps misérable. Je suis *dans* la musique. Dans les glaces roulent des globes de feu; des anneaux de fumée les encor-

1. Un de ces jours, tu me quitteras, chérie.

clent et tournent, voilant et dévoilant le dur sourire de la lumière. Mon verre de bière s'est rapetissé, il se tasse sur la table : il a l'air dense, indispensable. Je veux le prendre et le soulever, j'étends la main... Mon Dieu! C'est ça sur-tout qui a changé, ce sont mes gestes. Ce mouvement de mon bras s'est développé comme un thème majestueux, il a glissé le long du chant de la négresse; il m'a semblé que je dansais.

Le visage d'Adolphe est là, posé contre le mur chocolat; il a l'air tout proche. Au moment où ma main se refermait, j'ai vu sa tête; elle avait l'évidence, la nécessité d'une conclusion. Je presse mes doigts contre le verre, je regarde Adolphe : je suis heureux.

La Nausée. Éd. Gallimard 1938, p. 34. (Journal : Vendredi.)

ALBERT CAMUS

Dès sa jeunesse, Albert Camus considère que l'art n'est pas un amusement, ou une fin en soi; c'est un moyen, écrit-il, « l'œuvre est un aveu, il me faut témoigner ».

Son témoignage est celui d'un homme qui tente de justifier son appartenance à un monde profondément senti comme absurde. Il oscille sans cesse entre l'acceptation et le refus, tenté par la révolte et l'action comme par le renoncement et la contemplation. Son premier héros romanesque, Meursault (L'Étranger, 1942) fait l'expérience d'une solitude totale, mais il découvre aussi que tous les hommes sont soumis à un même destin : « Rien, rien n'avait d'importance, et je savais bien pourquoi... ». Si le monde est absurde, tandis que l'homme est désespérément épris d'absolu, la solution se trouve dans cette tension elle-même, qui offre à l'esprit lucide une suffisante justification : Sisyphé connaît un bref instant de bonheur lorsque le rocher qu'il a fait rouler à grand peine au sommet de la montagne reste immobile avant sa chute. A l'inverse du trop logique Caligula¹, pour qui la réalité de la mort rend tout possible, même le crime, d'autres héros cherchent une nouvelle éthique, à partir de la constatation que fait tout homme de sa misère et de sa grandeur. Le docteur Rieux, dans le plus célèbre des romans de Camus, La Peste (1947) refuse d'aimer « cette création où des enfants sont torturés », mais sa haine de la mort et du mal lui fait trouver le chemin d'un héroïsme sans gloire, purement humain. On ne saurait cependant conclure trop vite à quelque « conversion ». Camus reste un analyste lucide de la condition humaine; à la tendresse qu'il éprouve pour un monde malheureux se joint une ironie qui permet à l'auteur de garder la distance du jugement; l'un de ses derniers récits, La Chute (1956) porte bien la marque de cette ambiguïté.

1. Cf S. Bonnetot, *Le Théâtre de 1925 à 1950* (Collection *Essais littéraires*, Masson et C^{ie} éditeurs).

LA PESTE

La Peste est un roman de l'existence : il pose sans concession le problème du mal, symbolisé par l'épidémie qui frappe la ville d'Oran. Devant cet état de fait, chacun réagit selon ses convictions ou son caractère : on prie, on lutte ou on s'abandonne. Le narrateur, le docteur Rieux, s'est lié d'amitié avec un homme assez mystérieux, Tarrou, qui lui raconte sa vie. Son père, avocat général, l'emmène un jour, alors qu'il est encore adolescent, assister à un procès en Cour d'assises. Il est frappé par le fait que l'accusé, « un petit homme roux avec l'air d'un hibou effarouché par une lumière trop vive », est vivant, et qu'il va mourir. Cette véritable révélation de l'absurdité d'un tel destin lui inspire un dégoût profond de la société dans laquelle il vit et qui pratique cette sorte de justice; il en a « le cœur malade », et il quitte sa famille.

« Fléaux et victimes »

Tarrou est, de toute évidence, le porte-parole de l'auteur. On retiendra la leçon de morale politique de Camus qui refusa le recours à la violence aveugle, même dans les circonstances les plus délicates, où toutes les justifications étaient possibles (de l'épuration des collaborateurs en 1944 aux exactions commises de part et d'autre pendant la guerre d'Algérie).

Le style, didactique par destination, reste cependant vivant, à cause de l'engagement personnel de l'auteur, qui lui confère un ton passionné.

« J'ai longuement insisté sur ce début parce qu'il fut en effet au début de tout. J'irai plus vite maintenant. J'ai connu la pauvreté à dix-huit ans, au sortir de l'aisance. J'ai fait mille métiers pour gagner ma vie. Ça ne m'a pas trop mal réussi. Mais ce qui m'intéressait, c'était la condamnation à mort. Je voulais régler un compte avec le hibou roux. En conséquence, j'ai fait de la politique comme on dit. Je ne voulais pas être un pestiféré, voilà tout. J'ai cru que la société où je vivais était celle qui reposait sur la condamnation à mort et qu'en la combattant, je combattais l'assassinat. Je l'ai cru, d'autres me l'ont dit et, pour finir, c'était vrai en grande partie. Je me suis donc mis avec les autres que j'aimais et que je n'ai pas cessé d'aimer. J'y suis resté longtemps et il n'est pas de pays en Europe dont je n'aie partagé les luttes. Passons.

Bien entendu, je savais que, nous aussi, nous pronon-

cions, à l'occasion, des condamnations. Mais on me disait que ces quelques morts étaient nécessaires pour amener un monde où l'on ne tuerait plus personne. C'était vrai d'une certaine manière, et, après tout, peut-être ne suis-je pas capable de me maintenir dans ce genre de vérités. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'hésitais. Mais je pensais au hibou¹ et cela pouvait continuer. Jusqu'au jour où j'ai vu une exécution (c'était en Hongrie) et le même vertige qui avait saisi l'enfant que j'étais a obscurci mes yeux d'homme.

Vous n'avez jamais vu fusiller un homme? Non, bien sûr, cela se fait généralement sur invitation et le public est choisi d'avance. Le résultat est que vous en êtes resté aux estampes et aux livres. Un bandeau, un poteau, et au loin quelques soldats. Eh bien, non! Savez-vous que le peloton des fusilleurs se place au contraire à un mètre cinquante du condamné? Savez-vous que si le condamné faisait deux pas en avant, il heurterait les fusils avec sa poitrine? Savez-vous qu'à cette courte distance, les fusilleurs concentrent leur tir sur la région du cœur et qu'à eux tous, avec leurs grosses balles, ils y font un trou où l'on pourrait mettre le poing? Non, vous ne le savez pas parce que ce sont là des détails dont on ne parle pas. Le sommeil des hommes est plus sacré que la vie pour les pestiférés. On ne doit pas empêcher les braves gens de dormir. Il y faudrait du mauvais goût, et le goût consiste à ne pas insister, tout le monde sait ça. Mais moi, je n'ai pas bien dormi depuis ce temps-là. Le mauvais goût m'est resté dans la bouche et je n'ai pas cessé d'insister, c'est-à-dire d'y penser.

J'ai compris alors que moi, du moins, je n'avais pas cessé d'être un pestiféré pendant toutes ces longues années où pourtant, de toute mon âme, je croyais lutter justement contre la peste. J'ai appris que j'avais indirectement soutenu la mort de milliers d'hommes, que j'avais même provoqué cette mort en trouvant bons les actions et les principes qui l'avaient fatalement entraînée. Les autres ne semblaient pas gênés par cela ou du moins ils n'en parlaient jamais spontanément. Moi, j'avais la gorge nouée. J'étais avec eux et j'étais pourtant seul. Quand il m'arrivait d'ex-

1. L'accusé qu'il a vu juger aux Assises.

primer mes scrupules, ils me disaient qu'il fallait réfléchir à ce qui était en jeu et ils me donnaient des raisons souvent impressionnantes, pour me faire avaler ce que je n'arrivais pas à déglutir. Mais je répondais que les grands pestiférés, ceux qui mettent des robes rouges¹, ont aussi d'excellentes raisons dans ces cas-là, et que si j'admettais les raisons de force majeure et les nécessités invoquées par les petits pestiférés, je ne pourrais pas rejeter celles des grands. Ils me faisaient remarquer que la bonne manière de donner raison aux robes rouges était de leur laisser l'exclusivité de la condamnation. Mais je me disais alors que, si l'on cédaît une fois, il n'y avait pas de raison de s'arrêter. Il me semble que l'histoire m'a donné raison, aujourd'hui c'est à qui tuera le plus. Ils sont tous dans la fureur du meurtre, et ils ne peuvent pas faire autrement.

Mon affaire à moi, en tout cas, ce n'était pas le raisonnement. C'était le hibou roux, cette sale aventure où de sales bouches empestées annonçaient à un homme dans les chaînes qu'il allait mourir et réglaient toutes choses pour qu'il meure, en effet, après des nuits et des nuits d'agonie pendant lesquelles il attendait d'être assassiné les yeux ouverts. Mon affaire, c'était le trou dans la poitrine. Et je me disais qu'en attendant, et pour ma part au moins, je refuserais de jamais donner une seule raison, une seule, vous entendez, à cette dégoûtante boucherie. Oui, j'ai choisi cet aveuglement obstiné en attendant d'y voir plus clair.

Depuis, je n'ai pas changé. Cela fait longtemps que j'ai honte, honte à mourir d'avoir été, fût-ce de loin, fût-ce dans la bonne volonté, un meurtrier à mon tour. Avec le temps, j'ai simplement aperçu que même ceux qui étaient meilleurs que d'autres ne pouvaient s'empêcher aujourd'hui de tuer ou de laisser tuer parce que c'était dans la logique où ils vivaient, et que nous ne pouvions pas faire un geste en ce monde sans risquer de faire mourir. Oui, j'ai continué d'avoir honte, j'ai appris cela, que nous étions tous dans la peste, et j'ai perdu la paix. Je la cherche encore aujourd'hui, essayant de les comprendre tous et de n'être l'ennemi mortel de personne. Je sais seulement qu'il faut

1. L'avocat général, en cour d'Assises, porte une robe rouge.

faire ce qu'il faut pour ne plus être un pestiféré et que c'est là ce qui peut, seul, nous faire espérer la paix, ou une bonne mort à son défaut. C'est cela qui peut soulager les hommes et, sinon les sauver, du moins leur faire le moins de mal possible et même parfois un peu de bien. Et c'est pourquoi j'ai décidé de refuser tout ce qui, de près ou de loin, pour de bonnes ou de mauvaises raisons, fait mourir ou justifie qu'on fasse mourir.

C'est pourquoi encore cette épidémie ne m'apprend rien, sinon qu'il faut la combattre à vos côtés. Je sais de science certaine (oui, Rieux, je sais tout de la vie, vous le voyez bien) que chacun la porte en soi, la peste, parce que personne, non, personne au monde n'en est indemne. Et qu'il faut se surveiller sans arrêt pour ne pas être amené, dans une minute de distraction, à respirer dans la figure d'un autre et à lui coller l'infection. Ce qui est naturel, c'est le microbe. Le reste, la santé, l'intégrité, la pureté, si vous voulez, c'est un effet de la volonté et d'une volonté qui ne doit jamais s'arrêter. L'honnête homme, celui qui n'infecte presque personne, c'est celui qui a le moins de distractions possible. Et il en faut de la volonté et de la tension pour ne jamais être distrait! Oui, Rieux, c'est bien fatigant d'être un pestiféré. Mais c'est encore plus fatigant de ne pas vouloir l'être. C'est pour cela que tout le monde se montre fatigué, puisque tout le monde, aujourd'hui, se trouve un peu pestiféré. Mais c'est pour cela que quelques-uns, qui veulent cesser de l'être, connaissent une extrémité de fatigue dont rien ne les délivrera plus que la mort.

D'ici là, je sais que je ne vaudrais plus rien pour ce monde lui-même et qu'à partir du moment où j'ai renoncé à tuer, je me suis condamné à un exil définitif. Ce sont les autres qui feront l'histoire. Je sais aussi que je ne puis apparemment juger ces autres. Il y a une qualité qui me manque pour faire un meurtrier raisonnable. Ce n'est donc pas une supériorité. Mais maintenant, je consens à être ce que je suis, j'ai appris la modestie. Je dis seulement qu'il y a sur cette terre des fléaux et des victimes et qu'il faut, autant qu'il est possible, refuser d'être avec le fléau. Cela vous paraîtra peut-être un peu simple, et je ne sais si cela est simple, mais je sais que cela est vrai. J'ai entendu tant de raisonnements qui ont failli me tourner la tête, et qui ont

tourné suffisamment d'autres têtes pour les faire consentir à l'assassinat, que j'ai compris que tout le malheur des hommes venait de ce qu'ils ne tenaient pas un langage clair. J'ai pris alors le parti de parler et d'agir clairement, pour me mettre sur le bon chemin. Par conséquent, je dis qu'il y a les fléaux et les victimes, et rien de plus. Si, disant cela, je deviens fléau moi-même, du moins, je n'y suis pas consentant. J'essaie d'être un meurtrier innocent. Vous voyez que ce n'est pas une grande ambition.

Il faudrait, bien sûr, qu'il y eût une troisième catégorie, celle des vrais médecins, mais c'est un fait qu'on n'en rencontre pas beaucoup et que ce doit être difficile. C'est pourquoi j'ai décidé de me mettre du côté des victimes, en toute occasion, pour limiter les dégâts. Au milieu d'elles, je peux du moins chercher comment on arrive à la troisième catégorie, c'est-à-dire à la paix. »

En terminant, Tarrou balançait sa jambe et frappait doucement du pied contre la terrasse. Après un silence, le docteur se souleva un peu et demanda si Tarrou avait une idée du chemin qu'il fallait prendre pour arriver à la paix.

— Oui, la sympathie.

Tarrou sera l'une des dernières victimes de la peste, et le docteur Rieux, devant l'allégresse qui saluera la fin de l'épidémie — le retour à la paix — prendra conscience de ce qu'aucune victoire n'est jamais définitive et que peut-être un jour « la peste réveillera ses rats et les enverra mourir dans une cité heureuse ».

La Peste (Éd. Gallimard, 1947), IV^e partie.

LA CHUTE

Dans un long monologue, un ancien avocat parisien, Jean-Baptiste Clamence, expose au narrateur ses conceptions sur l'existence. Après une vie « normale », passée dans la bonne conscience, Clamence découvre fortuitement en lui-même la duplicité profonde des hommes. Il se fait alors « juge-pénitent » à Amsterdam, amenant par sa propre confession ses semblables — ses frères — à prendre conscience de leur indignité.

« Je suis heureux à mourir... »

Clamence, à la fin de son monologue, se retrouve à peine dans ses contradictions. Du moins a-t-il le mérite de les mettre à nu.

Le langage, ici, est imagé, ce qui confère à la pensée un certain flou, et une certaine poésie à l'évocation d'un univers étrange et fascinant, qui baigne dans une pénombre propice à la confiance. On y trouvera l'une des solutions aux problèmes qui hantent l'homme moderne : une morale de l'ironie, il y a « une seule vérité en tous cas, dans ce jeu de glaces étudié : la douleur et ce qu'elle promet. »

Et pourquoi changerais-je puisque j'ai trouvé le bonheur qui me convient? J'ai accepté la duplicité au lieu de m'en désoler. Je m'y suis installé, au contraire, et j'y ai trouvé le confort que j'ai cherché toute ma vie. J'ai eu tort, au fond, de vous dire que l'essentiel était d'éviter le jugement. L'essentiel est de pouvoir tout se permettre, quitte à presser de temps en temps, à grands cris, sa propre indignité. Je me permets tout, à nouveau, et sans rire, cette fois. Je n'ai pas changé de vie, je continue de m'aimer et de me servir des autres. Seulement, la confession de mes fautes me permet de recommencer plus légèrement et de jouir deux fois, de ma nature d'abord, et ensuite d'un charmant repentir.

Depuis que j'ai trouvé ma solution, je m'abandonne à tout, aux femmes, à l'orgueil, à l'ennui, au ressentiment, et même à la fièvre qu'avec délices je sens monter en ce moment. Je règne enfin, mais pour toujours. J'ai encore trouvé un sommet, où je suis seul à grimper et d'où je peux juger tout le monde. Parfois, de loin en loin, quand la nuit est vraiment belle, j'entends un rire lointain, je doute à nouveau. Mais, vite, j'accable toutes choses, créations et création, sous le poids de ma propre infirmité, et me voilà requinqué.

J'attendrai donc vos hommages à *Mexico-City*¹, aussi longtemps qu'il faudra. Mais ôtez cette couverture, je veux respirer. Vous viendrez, n'est-ce pas? Je vous monterai même les détails de ma technique, car j'ai une sorte d'affection pour vous. Vous me verrez leur apprendre à longeur de nuit qu'ils sont infâmes. Dès ce soir, d'ailleurs, je recommencerai. Je ne puis m'en passer, ni me priver de ces moments où l'un d'eux s'écroule, l'alcool aidant, et se frappe la poitrine. Alors je grandis, très cher, je grandis, je respire librement, je suis sur la montagne, la plaine

1. Bar d'Amsterdam où Clamence exerce son « ministère ».

s'étend sous mes yeux. Quelle ivresse de se sentir Dieu le père et de distribuer des certificats définitifs de mauvaise vie et mœurs. Je trône parmi mes vilains anges, à la cime du ciel hollandais, je regarde monter vers moi, sortant des brumes et de l'eau, la multitude du jugement dernier. Ils s'élèvent lentement, je vois arriver déjà le premier d'entre eux. Sur sa face égarée, à moitié cachée par une main, je lis la tristesse de la condition commune, et le désespoir de ne pouvoir y échapper. Et moi, je plains sans absoudre, je comprends sans pardonner et surtout, ah, je sens enfin que l'on m'adore!

Oui, je m'agite, comment resterais-je sagement couché? Il me faut être plus haut que vous, mes pensées me soulèvent. Ces nuits-là, ces matins plutôt, car la chute se produit à l'aube, je sors, je vais, d'une marche emportée, le long des canaux. Dans le ciel livide, les couches de plumes s'amincissent, les colombes remontent un peu, une leur rosée annonce, au ras des toits, un nouveau jour de ma création. Sur le Damrak¹, le premier tramway fait tinter son timbre dans l'air humide et sonne l'éveil de la vie à l'extrémité de cette Europe où, au même moment, des centaines de millions d'hommes, mes sujets, se tirent péniblement du lit, la bouche amère, pour aller vers un travail sans joie. Alors, planant par la pensée au-dessus de tout ce continent qui m'est soumis sans le savoir, buvant le jour d'absinthe qui se lève, ivre enfin de mauvaises paroles, je suis heureux, je suis heureux, vous dis-je, je vous interdís de ne pas croire que je suis heureux, je suis heureux à mourir! Oh, soleil, plages, et les îles sous les alizés, jeunesse dont le souvenir désespère!

Je me recouche, pardonnez-moi. Je crains de m'être exalté; je ne pleure pas, pourtant. On s'égare parfois, on doute de l'évidence, même quand on a découvert les secrets d'une bonne vie. Ma solution, bien sûr, ce n'est pas l'idéal. Mais quand on n'aime pas sa vie, quand on sait qu'il faut en changer, on n'a pas le choix, n'est-ce pas? Que faire pour être un autre? Impossible. Il faudrait n'être plus personne, s'oublier pour quelqu'un, une fois, au moins. Mais comment? Ne m'accablez pas trop. Je

1. Une des grandes avenues d'Amsterdam.

suis comme ce vieux mendiant qui ne voulait pas lâcher ma main, un jour, à la terrasse d'un café : « Ah! monsieur, disait-il, ce n'est pas qu'on soit mauvais homme, mais on perd la lumière. » Oui, nous avons perdu la lumière, les matins, la sainte innocence de celui qui se pardonne à lui-même.

Regardez, la neige tombe! Oh, il faut que je sorte! Amsterdam endormie dans la nuit blanche, les canaux de jade sombre sous les petits ponts neigeux, les rues désertes, mes pas étouffés, ce sera la pureté, fugitive, avant la boue de demain. Voyez les énormes flocons qui s'ébouriffent contre les vitres. Ce sont les colombes, sûrement. Elles se décident enfin à descendre, ces chéries, elles couvrent les eaux et les toits d'une épaisse couche de plumes, elles palpitent à toutes les fenêtres. Quelle invasion! Espérons qu'elles apportent la bonne nouvelle. Tout le monde sera sauvé, hein, et pas seulement les élus, les richesses et les peines seront partagées et vous, par exemple, à partir d'aujourd'hui, vous coucherez toutes les nuits sur le sol pour moi. Toute la lyre, quoi! Allons, avouez que vous resteriez pantois si un char descendait du ciel pour m'emporter, ou si la neige soudain prenait feu. Vous n'y croyez pas? Moi non plus. Mais il faut tout de même que je sorte.

Bon, bon, je me tiens tranquille, ne vous inquiétez pas! Ne vous fiez pas trop d'ailleurs à mes attendrissements, ni à mes délires. Ils sont dirigés. Tenez, maintenant que vous allez me parler de vous, je vais savoir si l'un des buts de ma passionnante confession est atteint. J'espère toujours, en effet, que mon interlocuteur sera policier et qu'il m'arrêtera pour le vol des *Juges intègres*¹. Pour le reste, n'est-ce pas, personne ne peut m'arrêter. Mais quant à ce vol, il tombe sous le coup de la loi et j'ai tout arrangé pour me rendre complice; je recèle ce tableau et le montre à qui veut le voir. Vous m'arrêteriez donc, ce serait un bon début. Peut-être s'occuperait-on ensuite du reste, on me décapiterait, par exemple, et je n'aurais plus peur de mourir, je serais sauvé. Au-dessus du peuple assemblé,

1. Clamence garde chez lui un des panneaux du rétable de Van Eyck, *L'Agneau mystique*, volé à Gand en 1934.

vous élèveriez alors ma tête encore fraîche, pour qu'ils s'y reconnaissent et qu'à nouveau je les domine, excommunié. Tout serait consommé, j'aurais achevé, ni vu ni connu, ma carrière de faux prophète qui crie dans le désert et refuse d'en sortir.

Mais, bien entendu, vous n'êtes pas policier, ce serait trop simple. Comment? Ah! je m'en doutais, voyez-vous. Cette étrange affection que je sentais pour vous avait donc du sens. Vous exercez à Paris la belle profession d'avocat! Je savais bien que nous étions de la même race. Ne sommes-nous pas tous semblables, parlant sans trêve et à personne, confrontés toujours aux mêmes questions bien que nous connaissions d'avance les réponses? Alors, racontez-moi, je vous prie, ce qui vous est arrivé un soir sur les quais de la Seine et comment vous avez réussi à ne jamais risquer votre vie¹. Prononcez vous-même les mots qui, depuis des années, n'ont cessé de retentir dans mes nuits, et que je dirai enfin par votre bouche : « O jeune fille, jette-toi encore dans l'eau pour que j'aie une seconde fois la chance de nous sauver tous les deux! » Une seconde fois, hein, quelle imprudence! Supposez, cher maître, qu'on nous prenne au mot? Il faudrait s'exécuter. Brr...! l'eau est si froide! Mais rassurons-nous! Il est trop tard, maintenant, il sera toujours trop tard. Heureusement!

La Chute (Éd. Gallimard, 1956), fin.

1. Clamence a renoncé, un jour, à sauver une jeune femme qui se jetait à l'eau. « Trop tard, trop loin » a-t-il pensé.